

Une voix dissidente

La laïcité au regard du Coran, de Ghaleb Bencheikh. Presses de la Renaissance, 297 p.

Badih Boustany

Numéro 212, janvier–février 2007

Islam, islamisme, terrorisme : un amalgame inquiétant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10450ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boustany, B. (2007). Une voix dissidente / *La laïcité au regard du Coran*, de Ghaleb Bencheikh. Presses de la Renaissance, 297 p. *Spirale*, (212), 18–19.

Une voix dissidente

LA LAÏCITÉ AU REGARD DU CORAN de Ghaleb Bencheikh

Presses de la Renaissance, 297 p.

par BADIH BOUSTANY

Parfois, venant changer notre regard sur les atrocités de notre monde, une voix dissidente nous secoue, nous secourt. Piégés dans la foule fébrile des médias, à travers la violence des discours qui volent en éclats de part et d'autre de l'islam et de l'Occident, à travers le mythe diabolique du djihad et la croisade démocratique, la voix de Ghaleb Bencheikh semble vouloir nous aider, en nous sortant de l'incompréhension stupéfaite, à retrouver le regard de l'autre. Président de la CMRP (Conférence mondiale des religions pour la paix), cet étonnant physicien, ayant cumulé une formation philosophique et théologique, nous a donné à lire, il y a quelques années, sa réponse à la question *Alors, c'est quoi l'islam?* (Presses de la Renaissance, 2001). Avec son récent essai, il vient défendre, en théologien progressiste, la thèse d'une compatibilité entre la laïcité et le fait islamique. Sa démarche s'inscrit dans un projet de « déconstruction à la Derrida », et à vrai dire, il cherche davantage à pourfendre le préjugé de cette incompatibilité. Mais son entreprise ne saurait se limiter à cette seule idée préconçue : il y en a beaucoup d'autres, nous le savons, qui minent la possibilité même du dialogue et masquent trop souvent l'éventualité d'un « espace laïque » multiconfessionnel ; il les scrute alors une par une, à la loupe, et au regard du Coran.

Comme l'indique déjà le titre, son argumentaire tire sa source à même le texte sacré de l'islam et respectera à son égard une double prudence : d'abord et avant tout, mettre l'accent sur une exégèse rigoureuse « *par intellection directe sans le truchement interprétatif des glosateurs* », mais aussi tenter de mettre en contexte le « *moment coranique* » de la Révélation mohammadienne. Double prudence herméneutique donc, qui non seulement s'efforce de briser le piège de la caricature et du préjugé, mais se veut un véritable réquisitoire contre les représentants irresponsables de l'islamisme politique et de ses excès interprétatifs. Dans une écriture véhémante, Ghaleb Bencheikh, lui-même musulman, s'adresse à tous les muftis, imams, ayatollahs et mollahs, partisans aveugles du fondamentalisme religieux, en opposant à leur interprétation fallacieuse du corpus coranique une lecture laïcisante, démocrate et progressiste. Davantage sensible « *aux exigences des Temps modernes* » et sincèrement favorable à « *une approche religieuse ouverte* », son travail de relecture ne poursuit qu'un but : redonner ses lettres de noblesse à un islam à ses yeux dégénéré parce que captif d'une idéologie contrefaite.

« *Pris entre les marteaux gouvernementaux et l'enclume fondamentaliste* »

Une pensée prise en étau : voilà le sort d'une pensée libre et honnête au sujet du problème brûlant de la laïcité de l'islam, voilà le sort de la position de Bencheikh qui nous rappelle, d'emblée, que l'effort de séparation du politique et du religieux, du profane et du sacré, jouit au sein de l'islam d'une véritable histoire intellectuelle. Que ce soit dans la pensée musulmane contemporaine — le théologien et juriste égyptien Ali

Afshin Matlabi, Détail de *Fin de semaine en famille, sortie avec le missile balistique*, (Montréal, arts interculturels, 2006). Crayon de couleurs sur papier (152,4 cm x 249 cm)
photo: Paul Litherland



Abderraziq, qui en 1925 s'opposait à l'institution califale dans un ouvrage des plus polémiques, en est un bon exemple — ou que ce soit, un millénaire auparavant, le philosophe médiéval Al Farabi, que l'on nommait le « *second Aristote* », dont l'attitude intellectuelle poussait à séparer le raisonnement philosophique de l'interprétation théologique, l'histoire de la réflexion arabo-musulmane nous montre que les parangons de « *la pensée de la séparation* » ne manquent pas : il s'agit simplement de réactualiser leur esprit réformateur.

Or, le problème de la laïcité et de l'islam ou de l'islam dans la laïcité, autant pour le spectateur occidental aux yeux ahuris que pour les théologiens musulmans se réclamant d'une pseudo-orthodoxie, semble aujourd'hui indépassable. Cette incompatibilité apparente s'érousse cependant au fur et à mesure que l'on interroge le Coran, car le texte de la Révélation est en effet vide de prescriptions politiques : de nombreux renvois à des versets coraniques probants appuient la thèse de Bencheikh et il serait impossible d'en extraire un programme politico-religieux quelconque. Qui plus est, l'islam ne reconnaît aucun ordre clérical officiel et, de ce fait, la liberté du pratiquant ne souffre aucune intercession dans sa relation intime avec Dieu par la médiation d'une tierce personne. En vertu de ces arguments, faut-il alors s'étonner de cette idée, audacieuse peut-être mais bel et bien fondée, que l'islam représente, des trois religions monothéistes, celle qui le plus naturellement devrait adhérer au principe de laïcité ? En effet, de par ses principes et en vertu d'un droit intime à une expression singulière de la foi, elle contient en germe une « *laïcité organique* ».

Pourtant, dans la conjoncture actuelle, un paradoxe consternant se révèle : cette même laïcité organique contenue dans l'islam est au contraire la source de la collusion du spirituel et du politique incarnée par le fondamentalisme, qui est, faut-il rappeler ce déplorable constat, en soi totalement anti-laïque. Que faire alors, sinon engager le retour au texte sacré pour l'ouvrir au monde ? Non pas pour enraciner un fondamentalisme nouveau, surtout pas, ni pour promouvoir une orthodoxie érudite, mais bien pour l'ouvrir, c'est-à-dire en exhumer le message spirituel pour le léguer tel qu'il se donne. Pour dégager enfin ce message d'une captivité toujours plus menaçante, c'est-à-dire l'arracher des mains des hiérarques musulmans qui ressassent dans une obstination léthargique ses archaïsmes obsolètes, dont les pires résultats, nés d'une contorsion interprétative, sont peut-être : la condition d'infériorité de la femme musulmane et la fameuse guerre sainte, ou ce que l'on nomme à tort le djihad.

Dévoilement

La crispation des archaïsmes, lorsqu'il s'agit du port du voile et de la polygamie, atteint directement le statut de la femme musulmane : elle doit être, selon la « *traduction-trahison* » des extrémistes, astreinte à une sujétion vis-à-vis des hommes et ce, au nom de la charia. Mais c'est justement cette revendication se justifiant du droit coranique qui fait figure de trahison. L'auteur rappelle à cet égard que, sur le plan ontologique, la condition de la femme reçoit un statut égal à celui de l'homme dans le Coran : en effet, le récit de la Création, contrairement à celui des autres religions, renvoie à une concomitance parfaite de l'homme et de la femme qui sont nés de l'âme unique d'Adam, représenté dans la version coranique comme un androgyne. Il ne saurait dès lors y avoir de fondement scripturaire à quelque infériorisation de la femme que ce soit. En revanche, des versets largement favorables à une conception phallogratique et concernant clairement les questions du port du voile, de l'héritage et de la polygamie — nous savons que le Prophète aurait eu de neuf à onze épouses, cas d'exception inévitablement problématique — ne rendent malheureusement pas justice à ce principe d'égalité ontologique.

Or, c'est précisément là, aux yeux de Bencheikh, que doit intervenir le travail de relativisation, où tout s'explique par un réseau de contingences historiques, comme une lutte menée en vue de contre-carrer l'effet d'une « *fossilisation* ». L'enjeu est le suivant : prendre en considération à tout prix le substrat contingent du texte, ses intentions et la filiation extérieure de ses recommandations culturelles, pour éviter qu'il ne bascule aux mains des « *tenants du fixisme et de la compréhension littéraliste* ». De même pour le cas du djihad, « *mot piégé* » dont l'acception de *guerre sainte* ne reflète aucunement le véritable sens, soit un « *effort* » (individuel et / ou collectif) dans la voie de Dieu, et qui doit être compris strictement à partir du contexte relatif des guerres médoïnoises, lors de la seconde phase de la prédication mohammadienne, contre les Mecquois polythéistes. Cette situation historique ne peut cependant pas justifier le « *glissement sémantique* » qui laisse entendre une sanctification de la guerre et de la violence dans la notion de djihad. Pour Bencheikh, cette notion possède le même sort que tous ces autres concepts pris en otage par une interprétation biaisée et pernicieuse ; pour les en dégager, on doit débusquer le sens du message divin en veillant à bien départager, d'une part, la sphère politique et juridique de la sphère spirituelle, et, d'autre part, la sphère anthropologique de la sphère théologique.

Une dissidence endogène

Ce projet audacieux « *d'une exégèse moderne et intelligente des Textes* », évoquant la nécessité d'une théologie libérale, n'évitera pas, on s'en doute, la difficulté des oppositions intestines, car l'enjeu exige avant tout un dialogue au sein même de l'islam : il s'agit, en d'autres mots, d'un cas de dissension endogène. À titre d'exemple, en 2004, dans le cadre d'un colloque à Paris sur « *Religions et démocratie* », Ghaleb Bencheikh a dû défendre ses positions dans un débat au ton vif et polémique l'opposant au représentant de l'orthodoxie musulmane en Europe, Tariq Ramadan. Le fardeau de la tâche est donc considérable. Néanmoins, au sein du tapage des discours dichotomiques, une voix comme celle-ci, qui crie le danger et sonne l'alarme, vaut son pesant d'or. C'est sa rareté qui inquiète, car ce ne sont pas les discours baignés du fondamentalisme pernicieux qui manquent, mais bien plus encore, une relecture interprétative du texte sacré, inscrite dans un mouvement de retour aux origines, telle que Bencheikh tente de soumettre aux consciences. Enfin, pour élargir la portée de cette démarche à une perspective a-théologique, j'oserais poser au chevet de la pensée la question suivante : serait-ce outrepasser les limites de l'humilité que de reconnaître en ce réflexe de *retour-vers-l'avant* une initiative qui serait également salutaire pour l'Occident aux prises avec une *crise du sens* ?